

Sophie Di Paolantonio



Les choix de Clara

roman

Clara, gaffeuse,
rêveuse, dyslexique et...
amoureuse ?

Flammarion

Les choix de Clara

Il arrive parfois que nos pires défauts deviennent justement ce qui fait notre charme. C'est le cas pour Clara, dyslexique et dysphasique et, comme elle s'en amuse elle-même, « mal à droite ». La vie de cette jeune femme est à l'image de son appartement parisien : un joyeux bazar. Elle travaille au service succession d'une grande banque et c'est là qu'elle va croiser le chemin d'Alexandre, qui vient de perdre sa mère et doit régler des formalités d'héritage. Il est tout l'opposé de Clara : organisé, un peu psychorigide sur les bords, détestant Paris. Leur seul point commun ? L'entêtement... ce qui rend leur relation hautement électrique. Mais ne dit-on pas que les contraires s'attirent ?

**Comédie pleine de malice,
Les Choix de Clara révèle un auteur dont l'imagination
ne manque ni de romantisme ni d'humour.**

Sophie di Paolantonio a 35 ans. Après avoir vécu vingt ans à Montluçon, elle s'installe à Paris. Les Choix de Clara est son premier roman.

Flammarion

Les choix de Clara

Sophie di Paolantonio

Les choix de Clara

roman

Flammarion

© Flammarion, 2016.
ISBN : 978-2-0813-8689-1

À Raymond

I

« Mieux vaut arriver en retard qu'arriver en corbillard. »

Proverbe français

— Clara, il est 12 h 30, ce n'est pas le moment de rêver, on se déloge !

Clara sursauta en entendant Julie.

— Oui, oui, j'arrive, partez devant, je vous rejoins.

Clara se dépêcha de terminer son mail. Si elle le laissait en l'état, elle serait incapable d'en reprendre le cours lorsqu'elle reviendrait de sa pause déjeuner. Quand elle se retourna brusquement elle se rendit compte que l'*open space* était déjà vide. Comme bien souvent, elle était la dernière à quitter son poste, plus par manque d'organisation que par professionnalisme. Elle enfila sa doudoune noire et traversa le bureau en toute hâte.

Clara travaillait au siège de la banque Barkey, un bel immeuble de dix étages, moderne et confortable.

On pouvait, l'espace d'un instant, se croire dans les locaux de la CIA, du moins c'est ce qu'elle aimait à penser. Un grand tourniquet vitré donnait sur un hall d'entrée tout de carrelage et de marbre avec dans un coin de longues banquettes vertes et des petites tables basses blanches. Ces banquettes, bien que très attirantes, étaient pratiquement toujours inoccupées. Elles devaient être là uniquement pour laisser penser aux employés qu'ils étaient ici comme chez eux. De l'autre côté se tenait un comptoir derrière lequel une hôtesse accueillait les visiteurs n'ayant pas de badge ou bien les collaborateurs comme Clara qui avaient la fâcheuse habitude de perdre le leur. Pour accéder aux ascenseurs et rejoindre les bureaux, il fallait passer deux barrières de sécurité, et un vigile était présent en permanence. Il y avait huit gigantesques ascenseurs, entièrement tapissés de miroirs, ce qui permettait à chaque femme ayant la chance de s'y retrouver seule de s'étudier sous tous les angles. Le sous-sol de l'immeuble accueillait tout ce dont les salariés de l'entreprise pouvaient avoir besoin : une cafétéria, un restaurant, une salle de sport, une bibliothèque, une vidéothèque, une infirmerie et même une salle réservée aux pots de départ ou aux réunions importantes. Oui, Clara aimait cet endroit, elle le trouvait chaleureux et vivant.

Arrivée au restaurant, elle saisit un plateau et choisit plusieurs plats sur le buffet. Clara aimait manger, c'était de notoriété publique. En revanche, elle détestait cuisiner. Ce restaurant était pour elle une caverne

d'Ali Baba (elle disait « caserne d'Ali Baba ») : des plats à volonté sans avoir à fournir le moindre effort si ce n'est de tendre le bras, et tout cela pour un prix dérisoire.

Elle chercha dans la grande salle où pouvaient bien s'être installées ses collègues. Elle slaloma entre les tables en s'efforçant de ne pas provoquer d'accident – il lui était déjà arrivé de bousculer dangereusement une personne et même de renverser son plateau. Chose qui, au milieu de cette foule, l'avait rendue ridicule – même si depuis fort longtemps sa devise était que le ridicule ne tue pas.

Elle finit par apercevoir ses amies autour d'une longue table pour dix personnes.

Clara détestait arriver la dernière ; reléguée en bout de table, elle aurait par conséquent du mal à suivre les différentes conversations et les derniers bruits de couloir qu'il était toujours intéressant d'entendre.

— Ben alors, on t'attendait, tu t'étais perdue entre les étages ? demanda Julie.

— Mais non, tu connais Clara, tant qu'il y a de la place sur son plateau elle le remplit. Ça peut prendre du temps ! reprit Aude.

— Eh, j'ai fait des efforts aujourd'hui ! se défendit Clara.

— Ah, parce qu'une entrée saumon avec œuf poché, un cheeseburger, une part de fromage et une coupelle de mangues, tu trouves que c'est faire un effort ! Qu'est-ce que ça serait si tu n'en faisais pas ! enchaîna Aude.

— Il faut bien que je me sente rompue, avec tout le boulot qui m'attend cet après-midi.

— Tu veux dire « repue », Clara ?

Clara prit place à table sous les regards amusés de ses collègues. Ils avaient l'habitude de l'entendre prendre sans cesse un mot pour un autre et ils étaient à l'affût de ses drôles de dérapages verbaux. Elle les avait prévenus assez vite qu'il ne fallait pas lui en vouloir, elle était dyslexique et dysphasique. Ce matin encore, face à un client difficile, elle s'était plainte d'être jetée en pâture aux loups. Aude, qui était de loin la plus peste du groupe, commentait avec ironie les travers de leurs collègues ou les derniers potins de l'immeuble, mais ce dont elle était tout particulièrement friande, c'était bien des « bourdes » de Clara, qu'elle notait sur un petit carnet et ressortait publiquement afin d'amuser la galerie. Clara, quant à elle, lui rappelait fréquemment qu'elle avait dix ans de plus que le reste du groupe et prenait un malin plaisir à l'appeler « l'ancêtre », saluant l'apparition de chaque nouvelle patte-d'oie.

Le déjeuner était, pour elle comme pour les autres, le moment de relâcher la pression quotidienne du travail et, par-dessus tout, de se laisser aller allégrement à la critique des clients qu'elles avaient toute la journée au téléphone.

— Les filles, je vous ai dit que j'avais enfin trouvé mon traiteur ? Diwali Traiteur, un super indien, annonça Sonia.

— Ce n'était pas censé être un mariage marocain ? demanda Clara.

— Tu as quelque chose contre les Indiens ? rétorqua Sonia avec un brin d'agressivité.

Sonia avait eu vingt-six ans récemment. Elle avait la beauté des femmes orientales, mais en avait aussi le tempérament bien trempé. Sonia était le genre de femme qui imposait un certain respect. Elle était toujours prête à partir en guerre contre quiconque était en désaccord avec elle. C'était un atout dans leur équipe. Elle savait défendre leurs intérêts face à la hiérarchie. Lors des réunions quotidiennes, leur chef ne manquait pas de souligner les points à améliorer. Souvent, il en profitait pour augmenter subrepticement les objectifs, mais les interventions musclées de Sonia lui rappelaient qu'ils n'étaient pas des robots, ce qui savait tempérer les ardeurs de leur supérieur.

Depuis deux mois, elle partageait quotidiennement avec ses amies l'avancée des préparatifs de son mariage. Elles se sentaient toutes très concernées, puisqu'elles y seraient invitées. Sur les cinq filles, deux étaient déjà mamans. Clara, Julie et Sonia n'avaient pas encore goûté aux prétendues joies de la maternité. À en croire leurs deux amies, elles ne mesuraient pas leur chance et devraient profiter davantage de leur liberté. Clara était la seule célibataire, ce qui lui valait souvent les moqueries des autres. Cela ne la blessait pas outre mesure, les choses finiraient bien par arriver en temps et en heure.

L'heure du repas passa comme toujours très rapidement. Le groupe se leva de table tout en continuant de discuter – aujourd'hui de la nouvelle coloration rouge

feu de Monique, de la dernière explosion téléphonique de Sonia –, et se dirigea vers la cafétéria afin de s'accorder un dernier plaisir, l'incontournable pause café-cigarette. Les filles se retrouvaient en bas de l'immeuble en cercle. C'était un moment sacré à ne pas manquer, qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il grêle.

À 13 h 30 pile, l'équipe au grand complet retournait à son bureau, se connectait à son PC avec son code confidentiel et se munissait de son casque de téléphone, prête à prendre en charge le plus professionnellement possible le plus grand nombre d'appels.

— Service successions de la banque Barkey, Clara Cachan, bonjour !

— Oui, bonjour madame, je vous appelle au sujet de la succession de mon père.

— Oui, monsieur. Avez-vous un numéro de dossier ou pouvez-vous, s'il vous plaît, me communiquer le nom de la personne décédée ?

— Jean Lafarge.

— J'accède à son dossier succession. Je vous écoute, monsieur. Que puis-je pour vous ?

— Voilà, madame, je vous appelle parce que ma mère hérite de mon père, mais je voulais savoir si on ne pouvait pas l'en empêcher, parce que c'est elle qui l'a tué.

— Euh... tué... qui... ? bégaya Clara.

Elle avait pourtant entendu beaucoup de récits similaires depuis trois ans qu'elle avait intégré le service successions, mais, chaque fois, ce type de révélations lui glaçait le sang. Elle parvenait difficilement à

rester professionnelle dans ces moments-là, partagée entre une insoutenable curiosité et le caractère éminemment confidentiel de ces appels.

— Oui, vous avez bien entendu, elle l'a tué.

Clara souffla un bon coup et reprit avec la plus grande délicatesse :

— Je vois... Écoutez, monsieur, vous devez nous envoyer au plus vite une pièce d'hérédité prouvant votre qualité d'ayant droit, et nous faire parvenir un courrier où vous stipulez que vous vous opposez au règlement de la succession. Tant qu'un accord ne sera pas établi entre tous les ayants droit, nous ne procéderons pas à son déboucement. Pour le reste, monsieur, c'est du ressort de la justice.

Lorsque sa hiérarchie lui avait proposé ce poste, Clara avait beaucoup hésité. La mort l'effrayait et elle avait eu des réactions très immatures les rares fois où elle y avait été confrontée. Elle ne trouvait pas les mots réconfortants, ne savait pas comment se comporter. C'est avec beaucoup d'*a priori* qu'elle avait finalement accepté ce travail sur la plateforme. Dans le service, chacun traitait en moyenne quatre-vingt-dix appels par jour, avec au bout du fil un éventail d'ayants droit allant du plus gentil au plus féroce. C'était un poste technique. L'équipe était confrontée à tous genres de questions sur la fiscalité, les documents manquants, la législation, l'ouverture des coffres-forts. Les interlocuteurs pouvaient très vite s'énerver, ils ne connaissaient pas les lois ni les délais de traitement et acceptaient

souvent mal la lenteur administrative. Il fallait savoir les rassurer, leur expliquer et surtout les faire patienter.

Contre toute attente, Clara s'était vite rendu compte qu'elle était faite pour ce travail. Elle avait le sentiment de pouvoir aider les autres, de trouver des solutions aux problèmes de chacun. Elle gérait les conflits et apaisait les tensions. Pour cela, elle avait sa propre politique : elle ne prenait jamais part aux querelles, non par lâcheté mais par paresse. Le conflit était pour elle une source de fatigue et ne résolvait en rien les problèmes. Elle se définissait en somme comme une laxiste du conflit.

L'équipe était formée à endurer tous genres de plaintes mais, avec l'expérience, elle avait appris à tenir tête aux clients qui se croyaient au-dessus de tout et qui usaient de menaces ou d'insultes. Sonia était bien sûr celle qui avait le moins de patience et le plus de répondant. Clara, quant à elle, avait acquis la réputation d'être la préférée des mamies. Elles avaient toutes tendance à lui raconter leurs vies. Avec sa voix si douce, elle les mettait en confiance. Clara n'avait jamais le courage de couper court à ces conversations qui pouvaient facilement durer quarante minutes.

Régulièrement, l'équipe s'accordait des pauses et en profitait pour multiplier les canulars, histoire d'évacuer la tristesse qu'elle encaissait au fil de la journée. Un de leurs préférés était d'appeler, depuis la salle de repos, la plateforme avec son portable et de se faire passer pour un ayant droit particulièrement pénible. Le but était de faire craquer celui qui avait par

manque de chance pris la communication. Certaines prenaient même un accent ou se mettaient à parler l'allemand ou le portugais, les successions internationales étant de loin les dossiers les plus complexes.

La journée passait vite. Et c'était souvent un mal de tête épouvantable et une grosse fatigue qui annonçaient à Clara qu'il était temps de quitter son poste et penser enfin à elle.

Ce mardi de fin mars, il faisait encore jour à cette heure-ci, mais on sentait que l'hiver avait du mal à laisser place au printemps. Clara frissonna en sortant du grand bâtiment et remonta sa fermeture éclair au maximum. Elle se dirigea à toute vitesse vers la station de RER. Une mauvaise manie parisienne, courir après un métro, même si elle savait qu'elle n'avait pas d'impératif. Elle avait la chance d'habiter en plein centre, dans le X^e arrondissement, près de la place de la République.

Clara adorait son quartier, elle aimait cette ville et n'envisageait pas de vivre ailleurs. Elle avait vécu vingt ans à Dijon, mais c'était à Paris qu'elle se sentait chez elle. Après plus de dix années passées dans la capitale, elle avait toujours le sentiment de vivre au cœur de l'action. De vivre chaque événement de près et pas à travers un écran de télévision. Paris, la Ville lumière, la ville de la fête, des soirées, où l'on pouvait accéder pleinement à la culture : sortir au théâtre, aller à des concerts, rencontrer des gens de tous horizons, c'est tout ce dont elle avait rêvé, enfant. Paris était l'endroit où l'on pouvait décider de sa vie.

Elle entendait profiter de chaque moment de son existence et retrouvait plusieurs fois par semaine ses deux meilleurs amis, Cyril et Cath, pour une petite virée. Ils se fixaient un point de rendez-vous, souvent, à l'arrivée des beaux jours, le long du canal Saint-Martin. Ils aimaient s'asseoir au bord de l'eau et regarder le soleil se coucher. Refaire le monde pendant des heures, parfois jusque très tard dans la nuit.

Mais ce soir elle avait décidé de rentrer directement chez elle et fit une escale dans un de ses restaurants préférés, « Le petit Cambodge ». Elle commanda un bò bún bœuf et crevettes à emporter et se réjouit à l'idée de le déguster devant une comédie romantique. Il était 19 heures quand elle ouvrit la porte de son appartement, un trente-cinq mètres carrés aux murs blancs et dont le sol ne cessait pas de la séduire : un véritable parquet en chêne typiquement parisien.

Elle se débarrassa de sa doudoune et de son sac, envoya valser ses chaussures l'une après l'autre dans un coin du couloir, et alla se faire couler un bain bien chaud.

Elle eut du mal à retrouver son pyjama bleu, coincé en boule, comme le reste de sa garde-robe, dans son armoire. Un simple coup d'œil à son appartement laissait deviner que Clara n'était pas une personne très soigneuse et n'avait pas fait de la décoration sa priorité. Ce n'était pas qu'elle aimait particulièrement vivre dans le bazar, mais elle ne voulait pas perdre une minute de son temps précieux en tâches domestiques. Alors quant à choisir une fois de plus

LES CHOIX DE CLARA

entre profiter et nettoyer, elle avait choisi, et le ménage patienterait, comme chaque jour, jusqu'au lendemain.

Un jour elle avait lu un article dans une revue qui expliquait que les personnes bordéliques étaient les plus créatives. Cela l'avait aidée à totalement déculpabiliser.

Clara se glissa tout doucement dans son bain qui devait avoisiner les quarante degrés. Elle raffolait des bains bouillants. Il lui fallait bien cinq minutes pour y pénétrer. Elle commençait par mettre ses deux pieds dans l'eau et patientait bêtement avant de s'accroupir. Une fois que ses jambes et ses fesses avaient enfin réussi à s'accommoder à cette température, elle s'asseyait et peu à peu se déplaçait jusqu'à se retrouver complètement allongée. Sa peau devenait alors toute rouge. Parfois elle en avait même la tête qui tournait, mais elle aimait cette sensation de chaleur qui envahissait chaque partie de son corps immergé dans l'eau brûlante.

Son regard vint se poser sur Montmartre. De la lucarne de sa salle de bains, elle pouvait admirer cette magnifique basilique couleur or. Clara s'était toujours refusée à y mettre un rideau, tant pis pour les voyeurs, cette vue sur Paris en valait la peine. Elle plongea la tête sous l'eau et sut qu'elle resterait ce soir encore des heures dans son bain.

II

« La vraie sagesse de la vie consiste à voir
l'extraordinaire dans l'ordinaire. »

Pearl Buck

Alexandre était assis au milieu du hall d'embarquement du vol Airbus A320 à destination d'Ajaccio. Sa jambe tremblait de plus en plus vite et ce phénomène s'amplifiait avec son impatience, même s'il savait qu'il suffisait de se contrôler pour que cela s'arrête. C'était plus fort que lui.

« Mesdames et messieurs, le vol AF4502 à destination d'Ajaccio est retardé. Départ prévu à 18 h 05. »

Alexandre grimaça. Il prenait l'avion comme un Parisien le métro ou d'autres leur voiture, et il ressentait la même frustration devant ces retards que celle éprouvée dans les embouteillages.

À quarante-deux ans, c'était un bel homme dont les cheveux noirs formaient des boucles dans lesquelles il lui suffisait de passer un peu de gel pour paraître

peigné. Son regard sombre donnait à son visage une expression sérieuse qu'on prenait facilement pour de la tristesse. Cela plaisait aux femmes et, en la matière, on pouvait dire que les années qui s'étaient écoulées avaient joué en sa faveur.

Comme toujours, il avait emporté avec lui ses chaussures de course. Il faisait du sport aussi bien pour garder la forme que pour évacuer la pression qu'il accumulait au quotidien. Il n'était pas rare de le voir courir à des heures improbables de la nuit ; c'était le moyen le plus efficace qu'il avait trouvé pour remédier à ses insomnies.

Alexandre se leva brusquement, saisit son sac de voyage et partit en direction de la cafétéria. Il ne supportait plus les salles d'embarquement.

Tous les quinze jours, il quittait son bureau plus tôt le vendredi, se rendait en taxi à Orly et partait pour Ajaccio. Il en était originaire et aimait son pays – car, pour lui, la Corse était un pays. Il y avait grandi et abandonné des souvenirs d'enfance : les après-midis passés sur les plus gros rochers de la rivière à chercher les têtards, les baignades de septembre, la sortie du lycée Bonaparte avec sa mobylette et ses potes.

Il était installé à Paris depuis vingt-quatre ans et, malgré tout, il ne s'y sentait toujours pas chez lui.

« Mon fils, la Corse, c'est bien, mais le business, c'est à Paris ou à Nice », lui avait dit très tôt son père. Il avait donc rejoint la capitale après le bac et s'était inscrit en économie à l'université de Nanterre. Les

N° d'édition : L.01ELJN000756.N001
Dépôt légal : octobre 2016

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)